

Le bourdonnement et l'absence

Carmelo Conforto

DANS **REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE 2018/5 Vol. 82**, PAGES 1540 À 1544
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0035-2942

ISBN 9782130803140

DOI 10.3917/rfp.825.1540

Date de mise en ligne : 07/01/2019

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2018-5-page-1540?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Le bourdonnement et l'absence

Carmelo CONFORTO*

PREMIÈRE ANNÉE D'ANALYSE

Au cours de cette présentation, j'essaierai de vous transmettre ce que je crois qui a eu lieu lors de mon travail psychanalytique avec un adolescent de 18 ans. Je décrirai les manifestations complexes de souffrance qu'Alan m'a présentées et mes tentatives de les accueillir et de leur redonner une signification. C'est un jeune garçon frêle, au visage non expressif, au ton de voix monotone. Nous sommes assis dans un fauteuil, il commence à parler. Son regard ne tente jamais de se poser sur moi. Il parle de lui, du fait qu'il ne trouve pas en accord avec son corps, pas plus qu'il ne le perçoit chez les autres, les nôtres, ceux des adultes. Ce sont des corps dont il ne réussit pas à lire les émotions, les désirs, des « mannequins » en somme. Il est prisonnier d'un corps sans attentes : la signification du sien, de notre vie, se présente privée de compréhensibilité. « Je suis en dernière année de lycée, je continue ». Il me parle « d'obsessions homosexuelles » (la définition est du père) : l'invasion soudaine d'images d'adolescents nus auxquelles, dans un état d'obéissance incoercible, « Je ne sais pas à qui », il répond en se masturbant. Alan poursuit : « Il n'y a pas de désir ni de plaisir dans ma masturbation », il n'en résulte qu'une sorte de sensation « d'être dans le monde » qu'il ne réussit pas à mieux éclaircir.

Au cours de la deuxième rencontre, la main que je serre n'a pas de poids, le regard me frôle. Il se laisse aller dans le fauteuil, il dit qu'il est tourmenté par une sensation « presque physique d'instabilité » qui le poursuit partout, chez lui, dans la rue, et là, dans l'instant présent. Il ondule dans le monde des adultes-mannequins et je me demande s'il me considère, moi aussi, ainsi.

* Membre de la Société psychanalytique italienne (SPI Genova) et professeur en psychiatrie à l'université de Gênes.

Je suis touché par ses interrogations qu'il se pose à lui-même et à moi : pourquoi y a-t-il des désirs, surtout sexuels ? Qu'éprouvent donc les jeunes qu'il voit s'épancher vers une intimité incompréhensible ? Il se creuse la tête, en fantasmant, sur la relation que la jeune fille, sa voisine, a avec un jeune homme. Il guette par la fenêtre leurs mouvements ; ils se déplacent à moto l'un serré contre l'autre. Alan éprouve des états de souffrance très douloureux, une envie féroce ; il le dit en serrant les poings. Il affirme que les deux jeunes gens appartiennent à une « mythologie personnelle », quand ils sont au-delà de la fenêtre.

Au cours de la troisième rencontre, je l'accompagne dans la maison de son esprit. Il me demande d'observer avec lui des images de sa vie de famille : des images qu'il ne réussit pas à dater ; elles n'ont pas de déclinaison temporelle, cela a pu se passer aujourd'hui, hier, il y a un an, il y a dix ans, peut-être jamais, des fantaisies... Au centre, il y a son père, insaisissable, présent dans son absence de sens, de conscience de ce qui se passe autour de lui. La mère, figure imprenable : ni belle, ni laide, toujours occupée, « je ne sais pas à quoi » précise Alan, elle ne lui parle pas. Des dîners désolants dans une maison de fantômes, peu de nourriture, peu de mots, toujours les mêmes...

Le travail analytique sur le divan, au rythme de deux séances hebdomadaires, continuera pendant deux ans. Au cours de nos rencontres, Alan présente des états mentaux assez différents, voire opposés.

Lors des premières séances, je perçois son vide ennuyé, marécageux, qui éteint ses pensées, « insignifiantes ». Alan me met en contact avec l'inutilité des mots, privés de sens parce qu'ils ne véhiculent aucune émotion et deviennent donc des ruminations sans but, sans terme, sans résultat.

De brèves illuminations inachevées alternent, bouleversantes, qui se réfèrent à la façon dont il se perçoit lui-même et qui entrent en moi avec la violence de l'incompréhensibilité, auxquelles j'attribue difficilement d'habitabilité dans mon esprit.

Alan : « Je voudrais parler d'une image de moi que je ressens aujourd'hui, mais je ne sais pas bien comment l'exprimer : je me sens comme si j'étais un bourdonnement... ».

J'essaie de réfléchir, j'ai pensé que, comme chez certains insectes, ce n'est pas leur caractère physique que l'on saisit mais le bruit de leur être insaisissable.

Moi : « Je crois que vous êtes en train de me dire que plus cette image s'approche de moi, plus vous devez tenir compte du risque de mon incapacité à la voir vraiment, de la comprendre et alors vous craignez qu'il ne me soit pas possible de l'arrêter et de l'observer. »

Tombant en pleine période de fêtes, la séance suivante est annulée. Lors de celle qui lui succède, Alan entre dans le cabinet en me regardant avec plus

d'intensité. Il rompt un bref silence et me dit : « Vous avez un peu maigri. » Tout de suite après, il recommence à parler des hommes-mannequins, d'immobilité affective, de l'incompréhensible impulsion à vivre.

Moi : « Mais les mannequins ne maigrissent pas. » Il a un bref sourire et s'agite un peu sur le divan. Je lis dans sa réponse une certaine reconnaissance de l'échange d'émotions qui a eu lieu, des émotions qui expriment de la curiosité, suivi de la tentative de les transformer en pensée.

Le lien émotionnel entre nous se confirme. Par la suite, Alan, parle de la gymnastique qu'il pratique, de son régime, activités confuses et « difformes », qui sont désormais confiées à un instructeur et à un diététicien. J'interviens brièvement en suggérant qu'il fait peut-être aussi allusion à la modification de sa façon de lire le sens de notre rapport, percevant de façon plus claire la présence d'attentes. « Intéressant, j'y penserai » répond-il. Le corps nécessaires d'Alan, corps qui a besoin de nourriture, d'attentions, de soins, offre maintenant de l'espace à l'endroit où surgissent les désirs, les affects, les pensées et où l'autre peut trouver une place.

Quelque temps plus tard, ayant obtenu son baccalauréat, Alan se rend à notre séance habituelle. Après un long silence, il se met à parler. Il raconte que de retour chez lui, il n'a trouvé personne. Il est alors entré dans le bureau de son père. Il a ouvert la bibliothèque vitrée pour y chercher un journal ; il y avait là le désordre habituel, des feuilles, des lettres, des notes posées les unes sur les autres en désordre, elles sont tombées par terre, cela a créé une grande confusion : « Quelle tristesse ! C'est mon père. » Désormais, je me sens plus proche de ce qui se passe entre nous et j'en parle à Alan. Je lui dis qu'en me transmettant les choses qu'il a faites, les émotions qui les accompagnent et qu'il considère précieuses, il craint que je les range dans ma tête-bibliothèque de manière chaotique, en les mélangeant de manière confuse à d'autres choses, en ne me rendant pas compte de ses exigences, de ses questions, de ses désirs. Et donc je ne serais pas en mesure de distinguer et de restituer à ses mouvements le sens de leur valeur. Il répond, avec une légère émotion dans la voix, qu'il s'attendait à un certain commentaire positif.

DEUXIÈME ANNÉE D'ANALYSE

Alan suit des études à la Faculté de Droit. Il réussit à parler avec ses camarades et ses enseignants. Il commence à sortir le soir et se rend dans un piano-bar.

Pendant la séance, il raconte qu'un soir il a rencontré une jeune fille qu'il connaît à peine. Elle est belle, elle a un copain. Ils sont allés ensemble dans ce bar ; il se rend compte qu'il éprouve un certain intérêt pour elle.

Alan : « C'est comme si j'avais lancé des cailloux un peu à l'aveuglette, dans l'espoir de toucher quelque chose. Peut-être que c'est ce que j'ai fait quand j'ai décidé de venir vous voir. » Ils ont parlé ensemble, Alan se sentait émotionnellement présent. « Puis elle m'a dit qu'elle voulait rentrer chez elle. Étranges sensations en rentrant. J'ai senti que ce petit intérêt que j'avais eu pour elle quand elle était à mes côtés avait complètement disparu une fois arrivé chez moi. » Une heure après, il la rencontre avec son copain, « Elle est assise trop près de lui. Je ne sais pas ce qui me prend, je saisis mon téléphone, je compose son numéro et je crie : putain ! » Il fait une grimace, et ajoute : « Libérateur. »

Moi : « Vous avez essayé d'annuler le désir que vous avez eu avec la jeune fille pour annuler en même temps la souffrance de l'abandon. Mais la scène de couple proposée de manière si imprévue a fait sauter le projet et vous avez crié aux femmes : « Putains ! Pourquoi vous soumettez-vous aux autres et moi, vous m'abandonnez ? » Long silence.

Alan : « Je pensais à mes parents, je me sens comme si j'avais subi de leur part un tort grave. Je ne comprends pas bien pourquoi ma mère ne m'a pas aidé à sortir du brouillard qui contraignait le rapport entre elle, mon père et moi. »

Je pense que ma rêverie est présente dans le rapport avec Alan, dans ma disposition à l'attendre, à accepter ma confusion et la sienne. Puis les pensées et les paroles sont arrivées pour les exprimer, avec leur caractère incomplet. Alan est en train d'introduire dans notre rapport le désir tourmenté de connaître, sollicité par un corps qui maintenant reconnaît le désir génital, qui rencontre la souffrance œdipienne, celle qui est occultée par la négation du lien entre les parents.

Il me raconte un épisode qu'il a vécu au cours d'un bref séjour de vacances avec un ami de l'université qui a voulu aller dans une maison close.

Alan : « Ils nous ont fait entrer. La patronne a fait défiler cinq ou six femmes, très grandes. Mon ami en a trouvé une qui lui plaisait et il est allé avec elle. Peut-être que moi aussi j'aurais voulu, mais elles étaient si grandes... Et puis c'étaient des femmes adultes et je ne comprends pas le rapport entre le sexe et l'amour. Je suis grotesque. »

Je lui dis que je pense qu'il est en train de se heurter aux désirs sexuels des femmes, désirs qui ont obtenu satisfaction, qui demandent à être satisfaits. Il sursaute et ne commente pas.

Quelques séances plus tard, il me parle de la famille d'un camarade de lycée.

Alan : « La mère, une femme moche et insignifiante ; le père, un petit homme drôle, puis le fils. Il voudrait devenir arbitre de football, mais il est trop lent, il ne réussit pas à courir. » Alan les a vus un jour alors qu'ils attendaient l'autobus sous la pluie. « Ils regardaient par terre, tristes, serrés les uns contre les autres sous le parapluie. Ils se protègent, ai-je pensé, mais de cette façon mon camarade ne réussit pas à grandir. » Le ton sur lequel il parle est difficile à comprendre. Par moment, on dirait qu'il exprime du mépris, puis tout de suite après il donne l'impression d'essayer de retenir une incontrôlable émotion. Je communique à Alan mes interrogations, ce ne sont pas des affirmations.

Moi : « Quelle est l'alternative entre deux extrêmes : aller à la rencontre de la femme qui a des désirs, qui demande, qui sollicite, ou la famille triste qui essaie de se donner une protection ? »

Après un bref silence, il répond : « Aller à la recherche, comme Livingstone. »

Au cours des dernières séances, il me dit qu'il a parlé avec un oncle qui habite à l'étranger, le même pays où il est né. Son oncle lui a proposé de venir étudier chez lui et Alan est presque décidé à partir. Il le fera. Il commente : « La recherche continue. »

Je crois qu'il parle de sa fuite de la maison des corps qui ne parlent pas et ne donnent pas de significations pour me rencontrer dans l'autre maison. Là, la rencontre avec la sexualité génitale est permise et Alan a réussi à la ressentir, à la penser comme une création qui le concerne. Il voyagera pour essayer de la rencontrer. Au moment où Alan me salue lors de la dernière séance, il me donne un livre de Hugo Prat, *Una ballata del mare salato*, qu'il a dédié de la manière suivante : « À Carmelo Conforto. Voilà une idée d'homme. » Parle-t-il de moi ? De lui ? De la manière dont nous avons été ensemble ? Les mots de Cahn me reviennent en mémoire (Cahn, 2013, p. 42) : « [...] dans le meilleur des cas, la fin de l'adolescence. »

Carmelo Conforto
Via Romana, 39
I-16032 Camogli (GE)
Italie
c.conforto@alice.it

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE

Cahn R., La psychanalyse à l'épreuve de l'adolescence, in R. Cahn, Ph. Gutton, Ph. Robert, Serge Tisseron, *L'Ado et son psy. Nouvelles approches thérapeutiques en psychanalyse*, Paris, Éditions In Press, 2013.